Document généré le 3 juin 2025 02:01

Inter
Art actuel

Télécommandements

Louis Marion

Numéro 66, 1996

Télécratie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/46401ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marion, L. (1996). Télécommandements. *Inter*, (66), 14–15.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Télécommand

Louis MARION

Maintenant, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à la connaissance et à l'ignorance : figure-toi des hommes emprisonnés dans des demeures souterraines ; ils s'y trouvent depuis leur enfance, enfoncés dans des fauteuils capitonnés ; leurs muscles avachis ne leur donnent même pas la chance de bouger. La seule lumière leur vient d'un écran de télévision allumé devant eux ; leur seul accès au monde est régi par la fenêtre étroite de cet écran. Ne serait-ce pas là un sort horrible ? Ne serait-ce pas là une terrible agonie ?

Et pourtant ces prisonniers nous ressemblent. Pour secouer les chaînes de son ennui, l'esprit doit puiser sa lumière en lui-même, doit s'éclairer sur sa propre condition aliénée afin de s'y soustraire éventuellement. Il doit déjouer la supercherie du malin génie télévisuel qui emploie toute sa science à le tromper. Le vaste réseau de la désinformation planétaire, champ d'intervention du cynisme médiatique, assemble une image du monde qui satisfait d'abord les intérêts des puissances économiques, lesquelles se soucient très peu des individus sacrifiés pour graisser les rouages de leur expansionniste machinerie. Le mensonge dominant, qui consiste à faire croire aux êtres humains qu'ils pourraient trouver leur salut ou leur bonheur au sein des structures sociales existantes — alors que pour la majorité des gens il n'en est rien —, continue de se répandre tout au long du fil virtuel et visuel qui nous relie à un monde chloroformé, un monde mort où même la mort se meurt. L'asservissement des masses peut se passer des opiums conventionnels pour arriver à se concrétiser sans douleur puisque, de nos jours, la masse réclame elle-même sa dose de régression mimétique quotidienne, tout comme les enfants souhaitent manger leur mets favori au détriment des nouvelles expériences culinaires. Chaque individu reçoit en perfusion sa médication venue du petit écran. La posologie est la même pour tous : consommez jusqu'à ce que le cerveau soit complètement lessivé. La télévision est l'outil le plus puissant que le système de la domination politique dépolitisante ait trouvé pour parvenir à triompher. Comment l'horreur d'une telle manipulation peut-elle arriver à se dissimuler, au point même que la plupart des êtres humains lui donneraient leur inconditionnel appui ?

L'esprit curieux qui déambule dans les rues d'une ville le soir a peut-être réfléchi à la signification des lueurs bleutées qu'il peut observer à chacun de ses pas. Il peut se représenter sans difficulté les âmes en peine quêtant leur rédemption dans les images qui déferlent du petit écran qu'on a branché dans le salon, les maisons similaires s'alignant les unes à côté des autres au fil de l'étalement urbain et l'irruption, dans l'intimité de ces alcôves, d'un monde mis en boîte ou perverti au point d'être rendu méconnaissable. Il ne faudrait surtout pas qu'il choque ! Il prolonge et alimente la douceur du rêve éthéré que protège le bungalow, lui-même abrité au sein d'une banlieue sans histoires. Mais pendant que les citoyens s'abandonnent aux chants des sirènes qui leur promettent une existence formidable, personne ne se soucie plus de ce qui se passe dans le monde réel. L'horreur dominante, qui profite néanmoins à une minorité planétaire — du moins, le temps d'un dernier *party* avant que la terre ne soit complètement ravagée —, réussit à se faire oublier : comment entendre le cri des victimes lorsque la télé est ouverte ? Elle a mis la population sous une tutelle volontaire. Aucun dictateur dans l'histoire du monde n'aurait pu rêver exercer pareille domination : obliger presque 80 % de la population à faire la même chose en même temps, sans qu'elle ne se pose davantage de questions. Cette soumission accomplie grâce à la télévision aurait fait pâlir d'envie Jules César lui-même [1]. Mais il s'agit là d'une domination anonyme. L'enfant en chacun de nous se rappelle sûrement cette expérience singulière qui consistait à observer, un peu en retrait, la succession d'images et de propos émergeant de la TV alors que personne ne se trouvait dans la pièce pour les expliquer ; la série de questions qui lui venait à l'esprit était : *Mais d'où proviennent ces images ? À qui se destinent-elles ? Y a-t-il un sens derrière elles ?* Personne ne semble diriger ni s'occuper de la programmation des émissions qui surgissent comme par enchantement sous le contrôle démiurgique des compagnies de câblodistribution. À aucun autre moment, l'enfant n'a pu avoir une intuition aussi forte concernant l'inanité de cet objet corrosif qui s'imposait à lui tel un bombardement de sottises répétant au niveau symbolique le bombardement d'électrons qui génèrent les images en se cognant contre l'écran. C'est bien là pourtant ce que l'on inflige à la population : un paquet d'idioties destiné à la faire tenir tranquille tout en lui massant les neurones, des mensonges ou des promesses vides faisant miroiter la réalisation prochaine de ses rêves et ambitions — qui lui sont suggérés du même coup. Étant donné que la société exige des masses une conduite qui s'éloigne de leurs intérêts immédiats, la TV doit répondre aux besoins de légitimation de la domination en favorisant l'idée que le sacrifice demandé par le travail dans l'économie autonome peut être compensé par la consommation. La télévision constitue en fait un obstacle à l'émancipation personnelle, au développement de la conscience sociale et à l'*Aufklärung* — c'est-à-dire au projet de neutraliser les mythes grâce à la raison en vue de permettre à l'individu d'échapper à l'arbitraire des puissances du destin et du règne incontesté de la contrainte — dont se réclame l'Occident. La TV rend donc impossible le programme de cette *Aufklärung* devant servir à libérer les êtres humains de la peur et de la violence des forces collectives aveugles en leur apportant la souveraineté. L'autonomie est à la pensée éclairée ce que l'esclavage est à la TV. L'éducation, qui devrait permettre à une civilisation de soi-disant progresser, est entravée par l'omniprésence du spectacle perpétuel qui s'exhibe à la TV. Comment concilier alors les grands principes de la société américaine avec les efforts acharnés qu'elle déploie en vue de les détruire ?

Notre société est pleine de contradictions. Elles sont flagrantes et pourtant personne ne semble les remarquer. À qui la faute ? La télévision ne nous enseignera sûrement pas que « l'éducation est une entreprise de défense civile contre les retombées des médias », ainsi que le pensait MACLUHAN. Pourquoi investir des milliards dans l'éducation si trente heures hebdomadaires d'écoute passive de la télévision ruinent totalement les efforts pédagogiques d'une société ? Dans quelle mesure la télévision, qui joue souvent de façon superficielle avec les choses, peut-elle être compatible avec une « logique », une démarche scientifique ou artistique sérieuse ? Bien sûr, avec la TV on peut apprendre que tel savon lave plus blanc, que Jean-Marc PARENT possède un gros bateau, ou encore que le Pape aime embrasser le sol des aéroports. Si, comme l'affirme un rapport du ministère de l'Éducation, « les résultats scolaires sont en proportion inverse du nombre d'heures passées devant la TV », comment expliquer alors que la société préfère que les jeunes écoutent tranquillement celle-ci plutôt que de faire la « révolution » au carré d'Youville par exemple ?

Une autre contradiction de taille se manifeste si l'on fait l'analyse de cet événement particulier : la nuit d'émeute qui s'est déroulée à Québec lors de la Saint-Jean [2]. La condamnation de l'émeute semble faire l'unanimité. Les mercenaires du spectacle ont augmenté leur cote de respectabilité. Les flics se sont barricadés eux-mêmes pour protéger leur idole. Le Capitole, symbole de la vraie résignation de masse, monument plus couru que le Parlement, ne fut pas abandonné par ces piètres intervenants. Bien que l'État soit dans un piteux état, rien ne sert de courir, semble-t-il, pour sauver les appartements de ses spectraux représentants. Si l'on considère que les policiers sont engagés pour protéger les intérêts de ceux qui ont quelque chose à préserver, on découvre alors les intérêts réels de cette classe privilégiée quand on observe ce que les policiers tentent de défendre véritablement. Pourtant, les mœurs actuelles nous permettent d'emblée d'accepter l'idée que l'Assemblée nationale n'est qu'un virtuel studio de télévision et, qu'à ce triste titre, il mérite protection et considération, même si son président n'est pas aussi riche que Guy CLOUTIER, propriétaire du Capitole et promoteur de la médiocrité artistique vénérée. Le spectacle l'emporte ainsi sur le débat politique. Désormais, la seule voix du peuple est celle des vedettes téléspectaculaires, qui s'exposent elles-mêmes comme marchandises fongibles au temple de la consommation universelle.

Quel sens attribuer ensuite à ces émeutes ? Elles sont le Mardi gras de l'époque télévisuelle, la contestation massive du soporifique que l'on instille à toute heure du jour dans les foyers. Les émeutes établissent que la TV a tort. La misère intellectuelle que cette dernière contribue à propager lui revient en pleine face sous la forme d'une brique fracassant les vitrines où les plaisirs réservés à une certaine élite s'exhibent complaisamment tout en narguant la majorité des gens qui déambulent dans les rues. Le bonheur que nous promettent le spectacle et ses promoteurs, le grand Bonheur d'une existence émancipée, épanouie et responsable, a été troqué

ements

contre ce qu'ADORNO nommait le « petit bonheur de la grande consommation ». Cette consommation elle-même se révèle inaccessible, intangible. La promesse d'une consommation inépuisable d'objets futiles est une insulte, un soufflet administré aux générations sacrifiées par le libéralisme, lequel n'a pas d'autre but avoué que celui de faire augmenter la valeur du trésor déjà constitué sans promouvoir subséquemment le partage équitable des richesses. Dans cet ordre d'idée, peut-on blâmer l'entreprise d'une thérapeutique séance de « shopping prolétarien » (*Démanarchie*, vol. 2, n° 4) destinée à rétablir l'équilibre entre les différents individus ? Prétendre qu'il faut donner à chacun selon son mérite ne fait que souligner la tyrannie de l'étalon démagogique que l'on impose afin d'évaluer ce mérite. Il faudrait plutôt nourrir ceux qui ont faim et ne laisser mourir personne sans lui porter secours. À moins que la mortalité ne soit définitivement bannie de la Cité ? Car, avec l'agonie de l'autonomie de l'individu, de sa capacité d'être soi et de maîtriser les conditions de son existence, la mort perd sa signification. Comment pourrait-elle anéantir ce que la TV a déjà anéanti ? La mort se réduit à n'être rien d'autre que « l'expérience de l'échange de fonctionnaires » (ADORNO), c'est-à-dire le remplacement d'un individu sans importance par un autre du même acabit sans que soit rompue la dynamique économique et sociale.

Les émeutes sont également une forme de manifestation collective, une expérience de la solidarité que morcelle le règne télévisuel. Les gens écoutent la TV pour oublier qu'ils sont seuls, pour affermir leur sentiment d'appartenance au monde. Seulement, la solidarité qu'ils ressentent en regardant la TV, en s'identifiant aux acteurs ou aux autres téléspectateurs, n'est qu'un bien piètre succédané à la solidarité véritable que la télévision a détruite en gardant les gens enfermés chez eux. L'écoute atomisée des téléspectateurs devient le ciment social de leur isolement socialisé. Le téléspectateur est bien plus esseulé dans son salon que partout ailleurs, même s'il reçoit simultanément des caresses apaisantes sous forme de boniments publicitaires qui lui permettent de s'intégrer à sa classe, à son pays ou encore d'embrasser la cause des grands consommateurs. Le despotisme démocratique, tel que l'avait anticipé TOCQUEVILLE, profite de l'individualisme forcené qu'encourage l'écoute de la TV, ainsi que de l'abrutissement généralisé où se complaisent docilement les exploités .

On avancera, pour la défendre, que la télévision apporte une détente ou une distraction dans la vie du « travailleur » et qu'elle lui permet de s'évader, un tant soit peu, de la dure réalité où il se trouve enchaîné. En fait, l'évasion proposée au téléspectateur ne lui fait aucunement oublier les contraintes qu'il subit quotidiennement, mais pourchasse au contraire le consommateur qu'il représente potentiellement jusqu'au tréfonds de son imaginaire. L'indignation que suscite le caractère superficiel des produits divertissants de l'industrie culturelle est assez dérisoire puisque, comme le suppose ADORNO, ces produits ne deviennent pas répugnants en tournant « le dos à l'existence vidée de sa substance mais parce qu'ils ne le font pas assez énergiquement, parce qu'ils sont eux-mêmes si vides, parce que les satisfactions qu'ils feignent de proposer coïncident avec l'ignominie de la réalité ». La passivité et la résignation du public de la TV se trouvent renforcées par ces productions qui, tout en étant incapables de favoriser l'abandon au plaisir défendu de la libre association, sont néanmoins qualifiées pour permettre à de vulgaires considérations normatives et d'ordre matériel d'investir son imaginaire. En d'autres mots, la distraction qu'offrirait la TV se trouve aussitôt désamorcée par le barrage de tirs publicitaires qui vient renforcer la formation de désirs obsédants, lesquels ne peuvent trouver leur satisfaction qu'en augmentant l'aliénation par le travail rapportant l'argent nécessaire à la réalisation des rêves suscités par la TV. Phénomène qui aura toutefois cette conséquence amusante : les producteurs de la TV tiennent tant à nous tenir enchaînés à notre fauteuil pour nous vendre leur camelote que cela finit par nuire à l'activité du magasinage comme tel !

Mais, objectera-t-on encore, la télévision ne sert-elle pas également à promouvoir la culture d'une communauté historique et langagière donnée ? Répliquons tout de suite que l'objet culturel devient, par le biais de l'entreprise spectaculaire, objet de consommation. « Ce que livre l'industrie culturelle se recommande comme marchandise par le simple fait de sa fonction publicitaire avouée en Amérique, et se recommande comme art auprès du consommateur » (ADORNO). Cela nous permet de penser que le monde unifié dans la production capitaliste par le travail social aliéné se révèle assez puissant pour instaurer une harmonie préétablie entre les standards de la consommation offerts par la télévision et ce qu'il est possible d'espérer. La télévision dissout les éléments de ce qui reste de la culture en obligeant ces derniers à s'identifier aux nécessités économiques, brisant ainsi l'autonomie relative de la culture. Ce qui revient à dire que la fonction éducative et émancipatoire que la culture joue, en principe, dans une société a été court-circuitée par l'apparition du mécanisme électronique de diffusion de la soumission institutionnalisée. Le rôle spécifique de l'art, au sein de la culture, revient précisément à organiser la résistance — une des fonctions de l'art ayant toujours consisté à défendre l'inconscient bafoué par les nécessités de la civilisation. La télévision fait exactement l'inverse : elle utilise l'inconscient dans le sens d'une défiguration encore plus débile de la civilisation. Tout à la TV serait-il anti-art ? Rien de ce qu'elle exprime ne peut réussir à s'extirper de l'existence aliénée. Loin d'être la « magie délivrée du mensonge d'être vrai » (ADORNO), la télévision serait plutôt le mensonge total de la publicité étouffant toute existence dans son rêve d'acier. Déjà la radio avait réduit la musique à n'être qu'un ornement de la vie quotidienne ; avec la TV, c'est tout le monde sensible qui s'échoue, qui sombre dans la grisaille indifférenciée des choses qui n'existent pas pour elles-mêmes mais se déterminent en tant que monde des marchandises. La TV trahit impunément la promesse de bonheur intrinsèque à la figure utopique de l'art, qui réussit à ne rien céder de son autonomie en résistant aux mécanismes de la société existante, en transformant toute protestation en lamentable copie autoritaire de la réalité.

La télévision est l'instrument diabolique d'une société en guerre contre ses propres possibilités. Le monde spectaculaire de la civilisation des médias, d'où la vie s'est absentée dans des représentations contrôlées par la marchandise identifiée comme seul bien, nous a appris à « accepter le scandale comme forme de vie et la catastrophe comme bruit de fond », car pour la conscience obnubilée par l'illusion d'être téléinformée « tout devient problématique et tout devient égal » (SLOTERDIJK). L'esprit contemporain est d'ailleurs parfaitement entraîné pour survoler « un champ d'indifférence d'une largeur encyclopédique », champ d'indifférence où les récoltes mécaniques de pommes de terre peuvent être comparées à l'extermination des juifs dans les chambres à gaz (comme l'a déjà fait crapuleusement HEIDEGGER). Le désert de la nuisance politiquement justifiée, qui envahit tout ce qu'elle peut légitimement étouffer, croît chaque jour. Or, plus le monde devient horrible, plus le sein de la nourrice télévisuelle devient attrayant. •

[1] La radio, dans la même filon, avait déjà bien servi HITLER dans son entreprise de contrôle des populations.

[2] Rappelons brièvement, pour les touristes de tous pays qui n'ont pas manqué d'être bien désinformés, qu'une émeute a éclaté à Québec lors de la nuit du 23 au 24 juin derniers, fête de la Province. Les émeutiers ont abîmé quelques vitrines de commerçants cupides et quelques immeubles sertis dans un quartier touristico-commercial avant d'aller voir au Parlement, situé à quelques minutes de marche de là, s'il restait quelque chose de la démocratie. Comme ils ne l'ont pas trouvée, ils ont lancé des briques sur ce refuge de technocrates et de gestionnaires afin de leur rappeler qu'ils ont aussi une population à servir. Le message de l'émeute était clair : réveillez-vous ! Sinon la masse qui agonise sur vos perrons viendra hanter vos rêves. Mentionnons encore que les forces policières avaient pour mandat de protéger le Capitole (édifice présentant des spectacles déprimants et où la Ville a investi 4 millions de dollars) au détriment de toute autre construction bétonnière.

[3] Dans *De la démocratie en Amérique*, publié au 19e siècle, TOCQUEVILLE écrivait : « Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance… Que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? »